

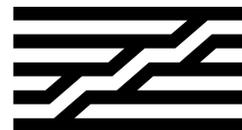
Un podcast, une œuvre

Un podcast, une œuvre explore les liens entre art et queer pour cette nouvelle saison. Le mot « queer » (bizarre, étrange en anglais) constitue au départ une insulte visant les personnes homosexuel-le-s. Depuis, le terme a été repris par les personnes LGBTQIA+ pour affirmer leurs identités de genre et orientations sexuelles en dehors de la norme hétérosexuelle, dans une démarche d'émancipation politique. Cette série donne la parole à des chercheur-euse-s, artistes et activistes qui apportent un éclairage inédit sur les œuvres de Gerda Wegener, Robert Mapplethorpe, Sadie Benning et Zanele Muholi. L'occasion de découvrir en profondeur un art qui questionne le genre, la sexualité et les normes artistiques.

Art et queer : épisode 3

Zanele Muholi, *Faces and Phases*, 2011

Zanele Muholi se dit activiste visuel-le. Son objectif : créer une archive photographique des personnes LGBTQIA+ sud-africaines, pour célébrer leur beauté, mais aussi pour témoigner et transmettre cette mémoire queer aux générations futures.



Code couleurs :

En bleu, la voix narrative

En noir, les intervenant-e-s

En vert, les citations et les noms des personnes photographiées

En violet, les extraits musicaux

En rouge, toute autre indication sonore



Transcription du podcast

Lecture de 15 minutes

[extrait musical : *Uncle Kenny* de Desire Marea]

« On ne peut pas nous dénier d'exister. Il s'agit de nos vies. Et si l'histoire queer et trans, si l'aspect politique de notre identité noire et de notre autoreprésentation occupent une place aussi importante de notre existence, nous ne pouvons pas rester sans rien faire, ne rien documenter. » (Zanele Muholi)

[jingle de l'émission] Vous écoutez *Un podcast, une œuvre*, une émission du Centre Pompidou qui éclaire une œuvre de sa collection à la lumière d'un thème d'actualité.

Il y a des regards difficiles à oublier. Celui de Zanele Muholi est de ceux-là et ceux qu'iel photographie depuis 20 ans aussi. Dans ces regards, on trouve douleur, fierté, colère, beauté et force, tout ce que les violences et les dominations produisent d'ambivalence. Violence et domination, Zanele Muholi connaît.

Noir-e, lesbienne, non-binaire, iel a grandi dans les townships d'Afrique du Sud, pays de l'apartheid et de la ségrégation raciale. Je précise que l'artiste souhaite être genré-e au neutre, ce qui, en français, correspond au pronom « iel ».



Le corps comme lieu de la déclaration politique, l'occupation de l'espace public, ce que signifie créer des archives des existences marginales – existences noires et existences queers –, tout cela est au cœur de cet épisode qui porte sur les 500 portraits de femmes lesbiennes et de personnes queers qui composent la série *Faces and Phases*.

[extrait musical : *Studies in Black Trauma* de Desire Marea]

[noms des personnes photographiées]

Phumzile Qenge

Pumuelela Nqelenga

Refiloe Pitso

Tumi Nkopane

Thabile Mbathha

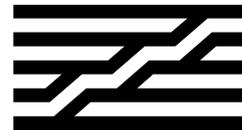
Vile Fanti

Gazi T Zuma

[Olivier Font, guide-conférencier au Centre Pompidou] *Gazi T Zuma, Umlazi, Durban, 2010*. Dans sa série intitulée *Faces and Phases*, initiée en 2006, l'artiste sud-africain-e Zanele Muholi photographie des visages, des rencontres cadrées dans un décor réduit. C'est un inventaire sensible et militant de personnalités qui se révèlent. Gazi T Zuma a été photographiée à Umlazi, un township de Durban, dans la province du KwaZulu-Natal, en Afrique du Sud. C'est là que Zanele Muholi est né-e en 1972.

La photographie en noir et blanc mesure 85,5 centimètres de hauteur sur 60,5 cm de largeur. C'est donc presque à échelle humaine, en face-à-face, que le modèle vous observe.

Une femme noire, masculine, se tient debout, le dos devant un mur défraîchi piqué d'élégantes salissures. Elle tourne la tête et vous regarde avec une certaine défiance teintée de crainte et d'interrogation.



Elle ressemble à un soldat au garde à vous qui aurait surpris un regard intrus. Son air martial est accusé par son crâne noir rasé et le polo blanc boutonné haut qui claque dans cette photo. Elle pourrait être aussi une détenue, tête rasée, qui défie son geôlier dans la crainte esquissée d'une punition, une employée ou une ouvrière surprise à son travail ou en pause.

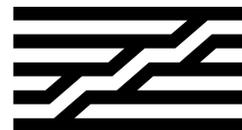
Une sorte de plaque métallique sur fond noir, comme un badge d'identité, se détache nettement près de sa poitrine, qui se devine discrète sous le tissu. Cette plaque n'est cependant qu'une marque à peine lisible. On peut y lire « Men's Collection, London ». Il y a peu d'indices pour dater ce cliché. C'est un portrait qui pourrait appartenir au passé autant qu'au présent. Mais ce regard vous happe et brise le silence qui aurait pu s'installer, arrête le temps qui aurait pu s'éterniser.

Zanele Muholi a fait le choix de photographier dans la série *Faces and Phases* des femmes lesbiennes ou transgenres ou tout simplement non-conformes au genre, de les révéler dans ce qu'ils sont avant tout : des personnes. Zanele Muholi se reconnaît dans celles et ceux qui regardent l'objectif et offre leur visage pour témoigner. C'est une possibilité de s'affirmer, de se reconnaître ou de se faire reconnaître.

En 2006, quand Zanele Muholi débute la série, l'Afrique du Sud légifère enfin, après la fin de l'apartheid, pour le droit aux sexualités autres qu'hétérosexuelles, à la différence de genre. Mais les lois se heurtent aux mentalités, aux préjugés.

Les modèles que rencontre Zanele Muholi ont souvent subi des violences physiques et mentales. Tous et toutes ont fait le choix dorénavant de s'affirmer en regardant l'objectif, et l'artiste s'est donné la mission politique, l'activisme artistique, de les faire témoigner, d'offrir leur visage à ce qui ressemblerait à la vérité et à la liberté.

Être noir-e et vivre une sexualité différente, afficher une différence est souvent un défi. Et le regard de Gazi T Zuma exprime ce défi.



[noms des personnes photographiées]

Busi Sagace

Charmain Carrol

Christine Madonsela

Des're Higa

Dikiledi Sibanda

Dorothy Magorne

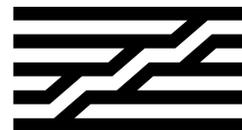
[Carole Kvasnevski, galeriste représentant Zanele Muholi en France] Zanele ne veut surtout pas qu'on le-a qualifie d'artiste, iel se dit activiste visuel-le. Iel se sert de la caméra comme arme et comme outil pour faire passer les messages.

La série par laquelle Zanele a vraiment commencé son travail, c'est la série *Faces and Phases*. Iel a fait ses études au Market Photo Workshop fondé par David Goldblatt au début des années 2000. Ce dernier va devenir son mentor. C'est là que Zanele va travailler son esthétique et va aiguïser son objet politique, sa vision et comment iel va pouvoir passer le message au monde.

[Pascale Obolo, commissaire d'exposition indépendante, directrice de la revue d'art *AFRIKADAA*, et co-directrice de l'African Art Book Fair] Son travail photographique est une arme qu'iel sait bien manier, qu'iel sait bien utiliser.

La série *Faces and Phases* est une série où iel a photographié des portraits des personnes issues de sa communauté et aussi des ami-e-s proches qui ont soit subi des viols, soit violenté-e-s pour ce qu'iels représentaient.

C'est une violence qui s'exerce au quotidien. Zanele perd beaucoup d'ami-e-s. Il faut savoir qu'il y a des violences qui sont correctives, avec la croyance que les gens vont rentrer « dans le droit chemin ». Ça va jusqu'au meurtre.



Zanele va enterrer énormément de connaissances et iel décide de dire : « Stop, on ne peut plus se faire tuer comme ça sans que le monde ne réagisse, sans que notre pays, l'Afrique du Sud, ne réagisse ».

Il faut bien que quelqu'un montre ce qui se passe. Zanele se met à documenter ces drames. C'est comme ça que commence cette série *Faces and Phases*.

[extrait musical : *Thokozani* de Desire Marea]

Quand Zanele se met à faire cette série, c'est pour montrer l'existence et la résistance des personnes LGBTQIA+, pour dire qu'elles font partie du monde et que personne n'y peut rien. Iel dit : « Vous, les haineux, vous ne pourrez rien y faire, on va résister ». C'est un militantisme fort. On ne se laisse pas abattre, on ne se laisse pas tuer.

[noms des personnes photographiées]

Christine Madonsela

Zukiswa Gaca

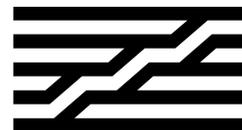
Futhi Mhkize

Bakhambile Skhosana

Phindile Madlala

[Carole Kvasnevski] Pour iel aussi, le fait de faire ces portraits en noir et blanc, qui sont magnifiques parce que tout passe par le regard, c'est aussi revendiquer une certaine fierté de ce qu'iels sont. C'est dire qu'iels sont fier-e-s de ce qu'iels représentent, qu'iels n'ont pas peur de cette violence qui existe dans la société sud-africaine.

Quand on regarde la série, ça nous interpelle de voir toutes ces personnes qui nous regardent et qui nous questionnent. On se demande comment se positionner face à la différence de l'autre, comment la société doit se repenser d'une manière plus inclusive. Il y a aussi une détermination dans le regard de ses portraits.



Iel a une force dans la manière dont iel photographie parce qu'il n'y a pas d'artifice. On peut se projeter au travers les récits de ces personnes. À chaque fois, je suis confrontée à leur regard qui décrit un contexte difficile : celui de l'Afrique du Sud et de l'apartheid. On a discriminé des êtres humains à cause de leur couleur de peau, à cause de leur identité, de leur sexualité.

L'apartheid, c'était un système politique instauré en Afrique du Sud à partir de 1948 et qui prend fin en 1994. Zanele Muholi avait alors 22 ans.

Sous ce régime de ségrégation raciale, les espaces de vie étaient différenciés entre blancs et non-blancs. La propriété foncière était réservée aux blancs et des quartiers appelés *townships* étaient construits en marge des villes pour y déplacer les personnes racisées, comme à Umlazi, à Durban, où Zanele Muholi a grandi.

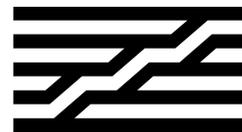
[Carole Kvasnevski] Iel arrive, avec tout ce background difficile et violent, à transcender l'histoire de sa communauté.

[Pascale Obolo] Cette série naît avec ces magnifiques portraits de personnes du milieu queer sud-africain. Ce n'est pas des gens lambdas, ces sont les gens que Zanele Muholi côtoie, des gens que Zanele Muholi refuse d'appeler des « sujets ».

Ces sont des personnes qu'iel prend le temps de fréquenter, parce qu'on a des portraits qui reviennent avec le temps. Ce sont des gens qui font partie de la communauté, avec qui Zanele travaille et tisse des liens d'amitié quand ce n'est pas déjà le cas avant. Zanele prend le temps de comprendre l'individu qui est en face d'iel. Ce sont des relations vraies, c'est la communauté.

[extrait musical : *Drama* d'Angel Ho]

« La confiance est ma plus grande préoccupation. C'est mon rôle de garantir une représentation positive qui rende hommage à ce qu'iels sont en tant qu'individus.



Comment s'assurer que les participant-e-s soient en accord avec leur propre image passée, même 15 ans plus tard ?

Leur vie a pu évoluer et iels s'identifient peut-être différemment, se sont marié-e-s ou ont changé de sexe. Cela peut être difficile. Les sentiments et les humeurs changent. Il y a les phases (*phases*) qui conduisent vers le futur et les visages (*faces*) qui sont saisis dans l'instant, ici et maintenant. » (Zanele Muholi)

[Carole Kvasnevski] Iel considère sa façon de travailler comme une forme de collaboration : le « je » travaille avec l'autre et dans la même lutte. Dans son approche avec les participant-e-s photographié-e-s, iel n'entretient pas une relation d'artiste photographe avec un modèle.

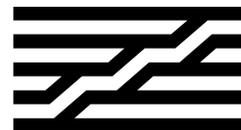
Ce ne sont pas des modèles pour iel, il y a un vrai partage des savoirs et des pratiques. Iel va créer une forme d'harmonisation qui va permettre qu'il y ait une confiance qui s'installe entre iel et la personne qu'iel photographie.

En regardant toute la série, on sent qu'iel est proche de sa communauté.

[extrait musical : *Living dangerously* d'Umlilo]

« Grâce à ce travail *Faces and Phases*, la prochaine génération pourra puiser dans ses archives composées d'images diverses queers, qui leur serviront de référence visuelle. Ce sont des photos dans lesquelles iels pourront se reconnaître et par lesquelles iels se sentiront représenté-e-s. » (Zanele Muholi)

[Pascale Obolo] Dans l'image qu'iel donne des personnes queers et racisées, il y a cette fierté qui est présente. Il y a aussi la question de la réparation, dans le sens où on peut se projeter, se voir et se dire « Waouh ! » alors qu'on a été invisibilisé-e et qu'on a dû se cacher. Et ce avec une attention et un travail esthétique très fort. Ça réconcilie beaucoup de gens, ça répare et ça redonne de l'espoir.



[noms des personnes photographiées]

Sindi Shabalata

Luh Cele

Lungile Cleo Dladla

[Pascale Obolo] C'est le nombre qui est impressionnant aussi. Quand on voit tout un mur de portraits de personnes queers racisées, il y a une énergie et une force qui se dégagent de la pièce où sont montrés ces portraits.

Pascale Obolo fait ici référence à l'exposition *Zanele Muholi* qui s'est déroulée à la Maison européenne de la photographie, à Paris, au printemps 2023. Les photos de la série étaient rassemblées dans une seule pièce et lors de cette exposition, comme à chaque accrochage de *Faces and Phases*, des espaces étaient laissés vides dans la mosaïque de cadres pour figurer les portraits à venir.

[noms des personnes photographiées]

Sizile Rogo-Nkozi

Skye Chirape

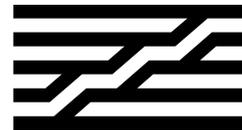
Sunday Francis Mdiankomo

Thandi Mancane Selepe

Zhane Mkhize

[Pascale Obolo] Il y a aussi un aspect de recueillement et de respect. Quand on voit toute l'ampleur de ce travail qui s'étend sur plus de dix ans, on comprend l'importance de continuer à documenter sa communauté. On voit qu'il y a des personnes qu'il a rendues visibles qui sont décédées. Ce travail d'archivage nous permet en tout cas de comprendre et d'accéder aux trajectoires de vie de ces personnes.

[Carole Kvasnevski] Il s'agit de documenter, il ne s'agit pas de faire de l'art. C'est vraiment là toute la différence dans le travail de Zanele, quelles que soient les séries, et encore plus dans *Faces and Phases*.



C'est un témoignage des gens qui lui sont proches et qui vivent avec iel.

[Pascale Obolo] Ce n'est pas un travail purement esthétisant mais c'est d'abord le travail d'une personne résistante face à l'oppression tout en étant toujours fière et en n'étant pas dans une posture de victimisation.

C'est vraiment quelque chose qu'iel déteste ; dans les différents témoignages de ces personnages, iels étaient vraiment dans cette posture de ne surtout pas être vu·e·s ou considéré·e·s comme des victimes. C'est un vrai travail de documentation. C'est un vrai travail d'archivage qu'iel n'arrêtera jamais de faire.

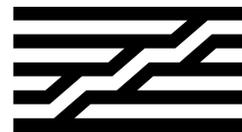
[Carole Kvasnevski] Zanele shoote beaucoup, on n'a même pas tout vu. Je ne sais pas si on arrivera à voir tout ce que Zanele a shooté, tout ce qu'iel a filmé, même dans cette série. Il y a des centaines de portraits.

Qu'est ce qui fait qu'iel sort certains portraits et pas d'autres, je ne sais pas. C'est pour ça que quand iel a été cambriolé·e en 2012, et que tout son travail a été volé, iel a fait une crise, parce que c'est comme si on avait pris une partie d'iel.

Tous ces négatifs, tout ce matériel volatilisé, c'était juste comme si on lui avait arraché l'âme. C'est là où iel a décidé de retourner la caméra contre iel pour trouver un moyen de se soigner et prendre le temps aussi de s'éloigner de toutes les douleurs rencontrées lors de la documentation des personnes queers sur la série *Faces and Phases*.

C'est un point de départ à la série *Somnyama Ngonyama*. Là, Zanele devient une lionne. Au lieu de s'éteindre, iel sort les griffes.

[extrait musical : *Rah de Desire Marea*]



« Il ne s'agit pas simplement de beauté dans les photos de *Somnyama*, mais de déclarations politiques. Je voulais me servir de mon visage pour rappeler aux gens, quand ils y sont confrontés, l'importance du visage noir – pour qu'on reconnaisse qu'il appartient à un être à part entière, un être pensant, conscient de ses droits.

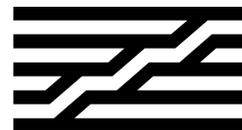
Et si je tenais à ce qu'une personne se reconnaisse dans *Somnyama*, il fallait que ce soit mon propre portrait. Je refusais d'infliger cette souffrance à un autre. Je pensais aussi à la façon dont les actes de violence sont intimement liés à nos visages.

Lorsqu'on brutalise une personne, on s'en prend d'abord à sa figure : c'est elle qui perturbe l'assaillant avant qu'il ne se focalise sur une autre partie. Voilà pourquoi le visage est le point focal de la série : je me fais face, tout en faisant face au spectateur, à l'appareil photo. » (Zanele Muholi)

Somnyama Ngonyama veut dire « Salut à toi, lionne noire » en zoulou. Dans cette série, Zanele Muholi réalise des autoportraits au gré de ses voyages dans le monde, dans les chambres d'hôtels, avec des objets qu'il trouve à sa disposition. Chaque portrait devient le témoin d'une expérience personnelle ou collective.

« Même s'il s'agit de moi dans *Somnyama*, chaque portrait de la série porte un nom. Par là, je restitue une forme de respect à certains de ces anonymes qui ont tous des noms autochtones. Les noms bantous ou zoulous sont difficiles à prononcer, le titre de la série aussi.

Pourquoi *Somnyama Ngonyama* ? C'est un autre moyen de réappropriation. Le zoulou, ma langue maternelle, est l'une des onze langues officielles de l'Afrique du Sud. En retirer de la fierté est important. Quand je photographie, je pense en zoulou. S'il est une chose de *Somnyama* à garder à l'esprit, c'est que l'être humain mérite le respect, il mérite d'être reconnu. » (Zanele Muholi)



[Pascale Obolo] Iel peut aller explorer d'autres médiums, d'autres récits et d'autres pratiques artistiques. Iel peut faire de l'autoportrait pour pouvoir s'orienter et se raconter iel-même autrement. Mais même si iel se raconte via les autoportraits, c'est toujours en résonance avec le récit collectif et sa communauté.

[extrait musical : *Tavern Kween* de Desire Marea]

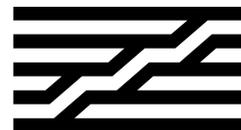
« Exposer une autre personne serait trop difficile. Le militantisme vous vide, vous tue. J'ignore le nombre de photographes qui sont hantés par la photographie – simplement en y pensant ou en regardant – sans se rendre eux-mêmes en zone de guerre. Vous savez, ce n'est pas la peine de voir du sang pour être traumatisé. Mes images, mes visages me hantent... et la plupart n'expriment pas la joie. » (Zanele Muholi)

[Pascale Obolo] Il y a une forme de résilience qui est suivie d'actes politiques. C'est quelqu'un dont les actes sont très importants. Ce n'est pas juste : « Je parle des miens, je questionne la société », mais c'est aussi : « Comment mon travail peut-il transformer la société ? » Iel est dans l'action politique.

Une action politique qui n'est pas seulement artistique. Zanele Muholi a notamment monté un club de football qui rassemble des lesbiennes noires victimes de crimes de haine, un club que connaît bien Cécile Chartrain.

[Cécile Chartrain, cofondatrice des Dégommeuses] J'ai connu l'œuvre de Zanele Muholi via un collègue. Je terminais alors une thèse en sciences politiques et j'ai été engagée dans le comité de rédaction d'une revue de jeunes chercheur·euse·s.

J'ai appréhendé l'œuvre de Zanele Muholi de cette manière et j'ai été transportée par ses photos, son univers. Je lui ai alors proposé d'illustrer des numéros de la revue et on est entré en contact comme ça. Je me suis renseignée sur son parcours. J'ai lu des choses et j'ai découvert qu'iel avait fondé une équipe de foot en Afrique du Sud, dans le township d'Umlazi, dans les environs de Durban.



« Je suis une Xhosa, je suis lesbienne. Et je suis une joueuse de football. Je vis à Cape Town en Afrique du Sud. En 2010, j'ai rencontré Zanele Muholi qui a fondé une équipe de football unique en son genre. Iel m'a fait découvrir le club de Thokozane de Durban. C'est un club de femmes lesbiennes et noires. En Afrique du Sud, les femmes lesbiennes sont victimes de crimes haineux. »

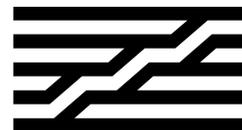
[Cécile Chartrain] L'équipe a été créée en réponse au meurtre d'une footballeuse qui s'appellait Thokozani Qwabe et qui a été assassinée en 2007. L'équipe est fondée ensuite en 2008 par Zanele. Il y a cette volonté de s'inscrire dans la lignée de Thokozani, qui était une footballeuse visible en tant que lesbienne et qui travaillait aussi autour des questions d'intégration des femmes dans le football.

J'ai proposé aux copines d'organiser une semaine d'action à Paris, d'inviter Zanele avec son équipe de foot, ce qui s'est fait en juin 2012. Ça a été l'occasion d'organiser un match au Parc des Princes, mais aussi la toute première exposition de Zanele Muholi à Paris. On n'en est pas peu fières !

C'était à l'Espace Canopy qui est une galerie engagée dans le 18^e arrondissement. C'était intéressant parce que ça permettait de s'inscrire dans la même logique que celle de la galerie, d'amener l'art dans les quartiers populaires et de remettre en question les préjugés racistes et classistes sur l'homophobie dans les quartiers populaires, qui sont habités majoritairement par des immigré-e-s. Ça faisait sens.

Il y a cet enjeu autour de la visibilité lesbienne, de l'expression de genre aussi, qui est fort. On a pas mal échangé sur ces choses-là. Je pense qu'iel avait une représentation de l'Europe, et de la France en particulier, qui était celle d'un pays très libre et avancé.

Iel s'est rendue compte que si la lesbophobie s'exprimait sous des formes moins violentes en France qu'en Afrique du Sud, il y avait beaucoup de préjugés et que nos combats étaient quand même assez proches.



Art et sport ne sont pas des pratiques déconnectées du reste de l'activité sociale. Au contraire, ce sont des pratiques qui participent à la construction d'un être ensemble. L'idée de Zanele est justement que l'art n'est pas forcément là que pour faire joli et susciter des émotions spontanées. C'est déjà politique en soi.

Il y a une vocation pédagogique et de sensibilisation dans laquelle les normes de genre sont questionnées, ainsi que les représentations dominantes pour proposer des alternatives. Il s'agit pour Zanele de visibiliser les personnes queers noires. Et pour nous, les Dégommeuses, de la visibilité lesbienne dans le milieu du foot, où c'est un petit peu « Cachez ces lesbiennes qu'on ne saurait voir ».

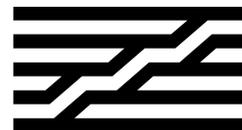
Les femmes peuvent jouer tant qu'elles présentent des gages de féminité et d'hétérosexualité qui sont rassurants pour la majorité. Il y a une dimension publique de changement de la société par ce biais-là, mais aussi une dimension plus communautaire de travail autour d'une affirmation de soi, ce que permet la pratique sportive.

Pour nous, le sport est politique. C'est un outil de changement social et d'affirmation pour les minorités qui est un outil de travail autour du questionnement des normes de genre, de la proposition de nouvelles représentations à travers la visibilité des minorités.

Je pense que de ce point de vue, il y a une forte résonance entre ce que nous faisons dans le cadre des Dégommeuses et ce que Zanele fait dans le cadre de ses productions artistiques.

[[extrait musical : Tavern Kween de Desire Marea](#)]

[Un autre lien entre le sport et le travail artistique de Zanele Muholi, c'est le fait d'inscrire les corps queers dans l'espace public et pas seulement privé.](#)



[Pascale Obolo] En tout cas, il y a un vrai questionnement sur la représentation des corps queers dans les espaces publics. Toute cette masse de documentation qu'iel fait dans sa communauté, c'est aussi une manière de dire qu'on est là, une manière de défendre ces corps fragiles et violentés dans nos espaces publics et dans nos sociétés d'aujourd'hui.

Iel est conscient de la non représentation des personnes racisées au sein des musées et c'est pour ça que quand iel vient dans des espaces où toute l'équipe est totalement blanche, iel ne vient jamais seule. Iel vient toujours avec sa communauté.

Iel essaie d'ouvrir les portes pour les autres et dit : « Ce n'est pas moi qu'il faut interviewer. Je suis venu-e avec mon collectif ». Iel met en avant le travail fourni par sa communauté, en les soutenant pour lutter contre la non-représentation de ces personnes dans les musées.

C'est vraiment important, parce qu'à chaque fois qu'iel expose dans un espace, il devient l'espace des racisé-e-s. Iel dit : « Le fait que moi je sois là, ça veut dire que c'est aussi chez vous ». Il y a très peu d'artistes avec cette générosité, cette prise de conscience, et puis cette manière de s'infiltrer et d'infiltrer sa communauté dans les institutions. Iel a une maîtrise totale par rapport à ça.

[extrait musical : *Toyi Toyi* d'Umlilo]

[noms des personnes photographiées]

Nkunzi Nkabinde

Asanda Fanti

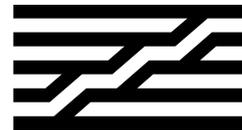
Refilwe Mahlaba

Smangele Mzizi

Ayanda Magoloza

Bellinda Ndandani

Sebenzile Nkozi



Sisipho Ndzuzo

Thandi Mancane Selepe

[Pascale Obolo] C'est un travail qui voyage énormément, qui voyage beaucoup. Ça veut dire que ces corps voyagent beaucoup, alors que dans la vraie vie, ils ont beaucoup plus de mal à exister dans l'espaces public, à voyager.

Essayer de faire venir une partie de son collectif, ça a été très dur. Iel a dû se battre pour la question des visas : ces personnes-là ne voyagent pas aussi facilement qu'elles voudraient. Son travail, parce qu'il voyage plus facilement, permet que ces corps puissent exister dans différents espaces institutionnels ou publics.

Les deux séries dont on a parlé dans cet épisode, *Somnyama Ngonyama* et *Faces and Phases*, sont toujours en cours. Il est difficile de savoir ce que Zanele Muholi envisage pour le futur.

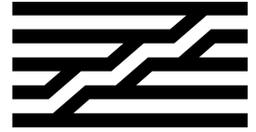
[Carole Kvasnevski] On me demandait si j'étais dans la tête de Zanele mais iel est très difficile à saisir. Je pense que même Zanele ne le sait pas. Il faut juste être patient avec Zanele, non pas pour comprendre qui iel est mais pour vivre avec.

[extrait musical : *Uncle Kenny* de *Desire Marea*]

Avec Zanele, c'est l'instant qui se présente. Ce n'est jamais prévu, jamais calculé. Avec iel, l'instant traduit la vérité parce que c'est la spontanéité. On ne fait pas semblant quand c'est spontané.

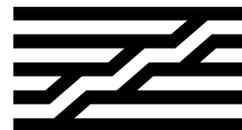
Après tout, saisir l'instant, c'est peut-être la meilleure définition de la photographie.

[Carole Kvasnevski] Exactement. Parce qu'une demi-seconde avant ou une demi-seconde après, ce n'est plus la même réalité.



[Pascale Obolo] Quand je pense au travail de Zanele Muholi, je pense à des énergies, je pense à des forces. C'est en ça que ce travail est queer. Il y a des énergies qui sont présentes et il y a des corps résistants. Quand on regarde tout son travail, c'est cette énergie de résistance qui incarne cette communauté.

[jingle de l'émission] C'était un podcast du Centre Pompidou, produit dans le cadre de la saison de *Un podcast, une œuvre* consacrée aux rapports entre art et queer, disponible sur le site internet du Centre Pompidou et ses plateformes d'écoute de podcasts. Merci à chacune et chacun d'entre vous pour votre écoute et à bientôt !



Crédits

Écriture et réalisation : Camille Regache

Éditorialisation et production : Clara Gouraud

Mixage : Ivan Gariel

Habillage musical : Nawel Ben Kraïem et Nassim Kouti

Lectures : Melissa Laveaux

Infos pratiques

www.centrepompidou.fr

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite

Application Centre Pompidou accessibilité

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/appli-centre-pompidou-accessibilite

Livrets d'aide à la visite

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/livrets-daide-en-falc

Suivez-nous sur Facebook

<https://www.facebook.com/centrepompidou.publicshandicapes>

et Accessible.net https://accessible.net/paris/musee-art/centre-pompidou_5